

256917B.

(5)

J. DUCHESNE-GUILLEMIN

PFRS. DÖŞİZÄ « JEUNE FILLE, VIERGE »
ET SES PARALLÈLES

Extrait du MUSÉON, tome LIX 1-4
Mélanges L. Th. Lefort

LOUVAIN
Imprimerie Orientaliste L. DURBECQ
136, Chaussée de Tirlemont, 136
1946



56 917 B.

PERS. DŌŠĪZÄ « JEUNE FILLE, VIERGE »

ET SES PARALLÈLES

On retrouve sans difficulté dans pers. *dōšizä* « jeune fille, vierge », *dōšizägi* « virginité », restés sans étymologie, un suffixe courant et qui figure notamment dans *käniz*, *känizäk* « jeune fille », *känizägi* « virginité ». Puisque le suffixe est ancien dans ces derniers mots, qui continuent pehl. *kanīč-ak* « jeune fille », tout se passe comme si *dōšizä* résultait d'une extension analogique du suffixe, facilitée par la synonymie. Cette analyse fait apparaître une racine *dōš*, que l'on ne peut se défendre d'identifier à celle de *dōšem* « je trais », *dōxtän*, *dōšidän* « traire ».

Le rapport sémantique entre cette racine et un dérivé signifiant « jeune fille » n'apparaît pas clairement à première vue, et le rapprochement ne peut être posé que provisoirement, comme une hypothèse qu'il s'agit de confirmer. Le problème est d'importance, car il coïncide, comme on l'aura d'emblée remarqué, avec celui d'une étymologie jadis controversée, celle du nom indo-européen de la « fille », *duhitár-*, gr. *θυγάτηρ* etc.

Le slave présente, à partir d'une autre racine, un cas parallèle qui doit, pour sa clarté, être invoqué en premier lieu. C'est v. sl. *děva* « jeune fille », *děvica* « petite fille, jeune fille », etc., qui appartiennent, comme le rappelle Berneker, *Slav. Etym. Wb.*, p. 197, à **dhēi* « téter, allaiter ». Le dérivé repose manifestement sur le sens moyen de la racine, attesté notamment dans v. sl. *dojo* « allaiter » ; en effet, ni le sens actif de « téter », ni le sens passif d'« être allaité » ne donneraient de solution satisfaisante : l'un et l'autre conduiraient au sens de « nourrisson ». Ce sens est bien à la base de v. sl. *dětě*, *děti* « enfants », de lat. *filius filia* de lett. *dāle* « veau qui tette ». Mais, dans ce dernier groupe, on oppose à l'adulte des êtres que caractérise le fait de « téter, d'être allaité » : au contraire, c'est au « mâle » que v. sl. *děva* oppose un être, en le désignant par sa faculté d'« allaiter » ; l'âge est ici indifférent, comme en témoigne

le sens de lat. *femina* « femme ». La signification propre est celle de « femelle », conservée dans toute sa généralité dans gr. *θηλος* et. av. *daēnu-*. Si ce sens peut se restreindre à celui de « jeune fille » (polabe *déva*), de façon parallèle à v. fris. *fāmne* « petite fille, vierge ; aussi femme mariée », v. isl. *feima* « petite fille » en face de v. angl. *fæmne* « jeune fille, jeune femme » (BERNEKER, *op. cit.*, p. 197), cela tient à ce que le sexe de l'être humain (comme des autres êtres) est constaté et proclamé dès la naissance. Souvent, un suffixe diminutif est même ajouté au mot marquant le sexe, d'où v. sl. *děvica*, lat. *femella*, lat. *masculus*, et aussi, selon la thèse, pers. *dōšizä*.

Un second parallèle de date historique est fourni par les mots germaniques qui viennent d'être cités : ils se rattachent, comme le rappelle Berneker, *ibid.*, à la racine d'av. *pāēman-* « lait maternel » etc. Là encore, il est clair que la fillette, la jeune fille, la femme sont désignées d'après leur faculté au moins virtuelle d'allaiter.

Ces prémisses bien établies — et auxquelles s'ajoutera le témoignage convergent du persan — permettent d'aborder avec une chance nouvelle la vieille question de **dhughatér-*. On sait que, dès l'aurore de la grammaire comparée, ce nom de la « fille » s'est vu gratifié d'une étymologie par la racine de skr. *dogdhi* « il traite » : Bopp, encore suivi par Weber, *Festgr. Roth*, p. 135, partant du sens passif de la racine, interprétait le terme par « nourrisson », ce qui ne rend nullement compte de son sens spécifiquement féminin. Aussi Lassen a-t-il proposé une explication tout opposée, qui malheureusement, sans échapper à l'invraisemblable, tombe pas surcroît dans le ridicule : à partir du sens actif « traire », la jeune fille était désignée par sa fonction dans la famille aryenne : car c'était elle qui devait être chargée du soin de traire les troupeaux !... Wiedemann ne fut pas plus heureux en supposant, *BB* 26 (1903), p. 222, que la fille était l'« être capable de « traire » un époux ».

L'insuffisance de ces tentatives rehausse d'autant celle de Fick, présentée en 1873 dans son livre *Über die ehemalige Spracheinheit der idg. Sprachen*, p. 267 sq. Elle n'a jamais été réfutée ; on ne l'a que délaissée, en même temps que toutes les autres : par une réaction de principe, dans doute salutaire en son temps, contre trop de reconstructions et de déductions fantaisistes, on se contentait d'avoir établi l'existence d'un terme dans la langue indo-européenne commune. Mais ce refus d'expliquer, d'aller au delà, ne laissait trop souvent le choix, — pour reprendre un mot de M. Benveniste —,

qu'entre le connu et l'inconnaissable. En elle-même — sans préjudice d'explications tentés pour d'autres mots de l'indo-européen — l'hypothèse de Fick n'a rien perdu de sa valeur. Delbrück, dans ses *Indogermanische Verwandtschaftsnamen*, 1889, la déclare encore la plus probable, et il est permis, puisque l'étude de pers. *dōšizā* nous y engage, d'en reconsidérer les chances, à la lumière des parallèles d'époque historique.

Pour utiliser valablement la racine **dhugh* dans l'interprétation de **dhughatér-*, il suffit de partir, avec Fick, de son sens moyen « allaiter », exactement comme on le fait pour **dhēi* en expliquant v. sl. *děva*. Sans doute, les deux racines ne semblent pas, à première vue, se comporter de la même manière sous le rapport de la voix : **dhugh* n'aurait que le sens actif de « traire », **dhēi* aurait les sens actif et moyen de « téter » et d'« allaiter ». Cette façon de voir tient à ce que la racine **dhugh*, qui a disparu de toutes les langues sauf de l'indo-iranien¹, évoque en sanskrit, en premier lieu, l'idée de « traire », tandis que **dhēi* fournit notamment v. sl. *dojo* « allaiter ». Mais un examen un peu attentif montre que la divergence est illusoire. En effet, si l'on ne tenait compte, pour juger des sens de **dhēi*, que du verbe skr. *dhayati*, on ne devrait attribuer à cette racine que la valeur active, soit « téter ». Or, le fait que le sens actif soit seul attesté pour *dhayati* n'empêche pas que la racine donne des dérivés à sens moyen, tels *dhāya-* « nourrissant, soignant », *dhenú-* « allaitant ». A plus forte raison sera-ce possible d'une racine comme **dhugh*, qui offre, même à l'actif, et abondamment au moyen, le sens moyen d'« allaiter » : *RV* X 101. 9, *sá no duhīyad iva ...páyasā mahī gaúh* « qu'elle nous allaite (la pensée des dieux) comme la grande vache avec son lait » ; I 120, *duhīyan ...* « puissent-elles (les vaches) donner du lait » ; VIII 6. 19, *imás ta indra ghrtām duhata asīram... yá indra prasvās...* « ces (vaches) te donnent, ô Indra, le beurre et le lait, elles tes mères... » etc. — On peut ajouter que r. *doitī* signifie « traire » et que pour passer à l'idée d'« allaiter » on porte le verbe au réfléchi : *doitī-sia*. C'est la même opposition qu'entre skr. *duhus* « ils ont traité » (p. ex. *RV* 34, 10, *pśśnyā yád údhar... duhúh* « quand ils (les Maruts) traitent le pis

¹ Si l'on excepte tokh. A *tsuk*, B *tsok* « boire », que j'ai proposé, *BSL*, *XLI*, de rattacher à la même racine, mais que son sens aberrant permet, en tout état de cause, de négliger ici.

de *Pr̥śni* (leur mère) ») et skr. *duhre* « elles donnent du lait » (p. ex. *RV* III 53, 14, *gávo nāśīraṃ duhre* « les vaches ne donnent pas de lait »). Il n'y a donc pas plus de raison de refuser à **dhugh* le sens moyen d'« allaiter » qu'on ne le fait à **dhēi*.

Rien ne s'oppose par conséquent, au point de vue sémantique, à ce que l'on admette un dérivé *dhughatér-* à sens moyen, homologue de *dhāya-* et *dhenú*.

Il reste à expliquer la suffixation. On ne peut poser un suffixe **əter-* qui n'existe nulle part. Mais on ne peut non plus tenir **dhughatér-* pour un nom d'agent en *-ter-* d'une racine **dhughə*, car cette racine n'existe pas : ni skr. *duh-* ni les formes iraniennes correspondantes n'offrent la moindre trace de **ə*. On supposera donc deux suffixes successifs **-ə-* et **-tər-*. Pour rendre compte du second, on admettra aisément une adaptation à la classe des noms de parenté en *-ter-* ; **pəter-*, **māter-*, **bhrāter-*, d'un plus ancien **dhugh-ə/ā-* ; celui-ci à son tour s'interprétera comme fait sur le modèle de tant de noms d'êtres féminins, et notamment de noms de parenté féminins, dont l'un est certainement très ancien, i.-e. **gwenā-* « femme, épouse », et dont les autres remontent au moins en partie, eux aussi, à l'indo-européen, skr. *vidhāvā-*, lat. *vidua* etc. « veuve », gr. *ἐκύρα*, lat. *socera* « belle-mère », gr. *νύμφη* « fiancée, jeune femme », skr. *kanā* (à côté du plus fréquent *kanyā-*) « jeune fille ». L'affixation de *-ā-* au nom de la « jeune fille » était d'ailleurs si naturelle qu'elle s'est produite à nouveau, cette fois au cours de l'histoire particulière de certaines langues, dans v. h. a. *tohterā* en face de got. *dauhtar*, dans lit. *dūkrā* en face de *duktė*.

Si ces dernières langues illustrent la persistance d'un procédé morphologique, le terme persan *dōšīzā*, auquel nous pouvons maintenant revenir, manifeste la ténacité d'un rapport sémantique.

Presque partout le contact fut rompu de bonne heure entre la racine **dhugh* et le dérivé **dhugh-ə-tér-*, tantôt à cause de la disparition de la racine², tantôt, comme c'est le cas en sanskrit, à cause du caractère insolite de l'apparente suffixation en *-itar-*. Mais en iranien, à la suite de la chute de **ə* intérieur, la distance n'était peut-être pas aussi grande entre *dugdar-* et le verbe *dug-* qu'on peut restituer à coup sûr ; sans doute le verbe n'a subsisté que sous

² En tokharien à date historique, il n'y a aucun rapport de forme ni de sens entre *tsuk* « boire » et *ckācer* etc. « fille ».

la forme dérivée **dauxš* > pehl. *dōš-*, pers. *dōš-*, et de son côté *dugdar-* a été refait, par l'analogie des noms en *-tar-*, en un *duxtar-* qui a eu son histoire propre. Cependant, le contact sémantique entre « fille » et « allaiter » semble avoir été renoué, à supposer qu'il ait jamais été totalement rompu, pour donner, à partir de *dōš-* et sur le modèle de *kāniz* etc., le terme *dōšīzū* « jeune fille, vierge ». A vrai dire l'écart sémantique paraît excessif si l'on s'en tient au seul sens de « traire » attesté pour *dōš-*. Mais on peut déjà a priori, pour *dōš*, restituer presque à coup sûr, vu l'extrême similitude des deux langues, le sens moyen d'« allaiter » qui est attesté pour *duh-* ; a posteriori, un dérivé iranien vient corroborer à souhait cette restitution : c'est pers. *dōšīdū*, auquel le *Farhang i shucūrī* (cité DESMAISONS, *Dict. persan-franç.*, s. v.) donne le sens de « femme qui allaite ».

Liège.

J. DUCHESNE-GUILLEMIN.

